

TRIBUNE DE GAUCHE

1974

LE MONDE ACCULÉ A LA CONCERTATION

M. Heath annonce du chômage et des mesures draconiennes

De Londres
Daniel BARRAT
par téléphone

Suspense au «sommets» des Neuf qui s'ouvre aujourd'hui à Copenhague

De Bonn
Marc DERÈNE
par téléphone

Restrictions légèrement assouplies pour les fêtes en Italie

Nouvelle rencontre le 20 décembre à Paris entre Kissinger et Le Duc Tho

Haute saison dans le monde entier.



C'est le moment où jamais. Dans les jardins de Srinagar, toutes les fleurs sont épanouies, et le bazar de Kaboul est rutilant de couleurs. A Gangtok, les drapeaux de prières tibétains flottent au vent. La vue sur le Kanchenjunga est de jour en jour plus claire. Les neiges de l'Everest semblent plus étincelantes, et les charmeurs de serpents de Benares plus audacieux. Les éléphants de Jaipur se laissent conduire plus docilement par leurs cornacs. Une promenade en shikara sur le Jhelum est plus mouvementée. Les roses de Bangkok refleurissent et le marbre du Taj Mahal brille d'une blancheur plus vive. Les jonques se balancent plus paresseusement dans le port de Hong-kong, et les danseuses de Bali retrouvent leur entrain. Le Transsibérien roule un peu plus lentement, l'Oussouri coule plus indolemment. Les kangourous de Madang bondissent plus loin, la mer est plus tiède à Waikiki, et les vers luisants brillent de nouveau dans les grottes de Waitomo. Les coraux de Bora-

Bora avivent leurs couleurs. Aux Seychelles, le chant des oiseaux se fait plus joyeux, et les lions dorment plus profondément dans les arbres du Umfolozi. Le roitelet d'Oudjila reçoit ses hôtes plus amicalement, et les soirées à bord du «Skyward» sont de plus en plus bruyantes. Les

ruines de Chichén Itzá paraissent encore plus imposantes, le marché du dimanche d'Altiplano redouble de gaieté, les Indiens de Chichicastenango balancent leurs encensoirs avec plus de ferveur, et à Rio, les sambas résonnent plus follement.

Et surtout, surtout: il y a actuellement, là-bas et dans mille autres lieux du monde, des voyages forfaitaires beaucoup moins coûteux que vous ne pouvez l'imaginer. *Procurez-vous auprès de Swissair ou d'une agence de voyages IATA le grand prospectus en couleurs «Panorama du monde».*

Plus vite, plus loin. **SWISSAIR** 

TRIBUNE DE CAUX

N° 1 — JANVIER 1974

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Monika Flütsch, Regula Borel, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

Abonnements : voir page 7

SOMMAIRE

- 4 **LE MONDE ACCULÉ A LA CONCERTATION**
par Daniel Mottu
- 8 **ANCRER NOTRE ENGAGEMENT**
par Paul-Emile Dentan
- 10 **LE FIL CONDUCTEUR,**
l'ouvrage de Diane de Watteville
- 11 **FINLANDE AU FÉMININ**
par Eliane Maillefer
- 13 **INSTANTANÉS QUÉBÉCOIS**
par Catherine Guisan

Pour que naisse la confiance

Cinquante années durant, l'Occident a foré, extrait et payé le pétrole du Proche-Orient et, du puits à la pompe, en a contrôlé l'exploitation. Il était donc inévitable que les peuples arabes voient ce contrôle — et les richesses qui en découlaient — comme une marque de colonialisme. Lorsque ce même nationalisme arabe s'est mis à détrôner des rois, l'Occident s'est contenté de renouveler ses contrats avec les nouveaux maîtres sans entreprendre quoi que ce soit pour établir avec eux des relations différentes. Les compagnies pétrolières ont fait dépendre la sécurité de leurs opérations — et de leurs profits — non pas de la bonne volonté mutuelle, mais de la seule et entière mainmise occidentale sur les débouchés de l'or noir.¹

Endurcis par leur ressentiment, les Arabes ont ignoré l'Occident et n'ont vu dans le sionisme qu'une forme surannée d'impérialisme. Du côté occidental, ni les diplomates ni les magnats du pétrole n'ont su lire les astres. Des hommes comme Eden, Mollet, Dulles et bien d'autres n'ont vu dans le nationalisme arabe et dans ses accents anti-occidentaux qu'un instrument du communisme mondial. Du côté israélien, par ailleurs, c'est la peur, cette mauvaise conseillère, qui brouille le jeu : peur de l'encerclement, peur de voir s'effondrer un rêve millénaire qui commence tout juste à se réaliser, peur de perdre les précieux appuis de nombreuses puissances occidentales.

Pour l'Occident s'impose la nécessité de formuler ses relations avec l'extérieur en des termes qui inspirent confiance aux Arabes, tant il est devenu évident qu'une politique basée sur l'intérêt est vouée à l'échec. En outre, à ne parler que de paix, on se fait inmanquablement soupçonner de vouloir purement et simplement maintenir le statu quo. Il faut donner la priorité à une forme d'accords basés sur le respect mutuel et la compréhension des besoins de l'autre. Particulièrement, la compréhension des besoins des pays arabes lorsque, dans 20 ou 30 ans, leurs gisements pétrolifères seront épuisés.

La notion de croissance à tout prix appartenant maintenant au passé, l'économie du monde libre se doit, pour subsister, de trouver de nouvelles motivations, aussi nécessaires que de nouvelles sources d'énergie.

C'est dans la mesure où la Communauté européenne abordera d'une façon nouvelle ses relations avec les pays fournisseurs de pétrole que l'attitude arabe envers Israël se modifiera. Pour que la confiance s'établisse, elle doit s'incarner dans des êtres vivants. Et c'est là une vérité que l'Europe occidentale, tout comme Israël, tout comme les Arabes, doit encore apprendre.

¹ Ces réflexions nous ont été envoyées de Londres par un correspondant qui connaît spécialement bien le Proche-Orient. Elles nous ont paru particulièrement appropriées en ce moment. (Réd.)



**meilleurs
voeux
pour 1974**

Face à face au km. 101.



Gianna-Laurent

LE MONDE ACCULÉ A LA CONCERTATION

En ce début de 1974, le monde vit une sorte d'attente. 1973 a montré les contradictions intolérables de notre planète. Qu'en résultera-t-il ? Une nouvelle dégringolade et des crises ? Ou verrons-nous le monde prendre un nouveau virage ? Tout est encore possible à ce stade — le meilleur et le pire.

Etablir des points de repères dans le déferlement des événements ; stimuler les esprits et les cœurs au seuil de l'année nouvelle : tel a été notre projet en rédigeant cet article. Nous nous sommes adressés à un certain nombre de personnes qui, de par leurs fonctions ou leur engagement personnel, connaissent bien les réalités du temps présent, et nous leur avons posé deux questions :

1. Quels ont été, dans votre pays ou dans le champ d'action qui est le vôtre, les événements les plus marquants de 1973 et quel sens profond leur donnez-vous ?

2. En 1974, à quoi devraient tendre les efforts des hommes et des peuples pour faire avancer le monde dans la voie de la paix et du progrès ?

Dans leurs réponses, tout comme dans les éditoriaux des grands organes de la presse internationale, un événement domine tous les autres : la guerre du Kippour et sa conséquence inattendue, la réduction de la production pétrolière par les Etats arabes, le coup ainsi porté à l'économie des pays industrialisés, en particulier celle du Japon et de l'Europe. Encore faut-il, évitant les réactions épidermiques que suscitent ces événements, veiller à porter le diagnostic exact.

Le *Financial Times* de Londres éclaire certains aspects du problème : « On ne peut nier, y lit-on, que l'embrouillamini du pétrole ne fait, en un sens, que précipiter l'heure de la vérité pour beaucoup de problèmes qui se

sont accumulés à un rythme déconcertant depuis la fin des années soixante. Allons-nous saisir cette occasion qui nous est offerte de donner à l'humanité un nouveau modèle de société plus satisfaisant pour le dernier quart de siècle ? Alors, un grand bien pourra jaillir de nos infortunes actuelles. »

A Oslo, on réfléchit aussi à ces problèmes. D'autant plus que, si l'on y connaît aujourd'hui des restrictions à la consommation, la Norvège se trouve dans la situation assez particulière d'avoir à décider dans quelle mesure elle va entamer les énormes réserves de pétrole que recèle la mer du Nord. Si elle le voulait, elle serait en mesure, dès la fin de l'année prochaine, de satisfaire ses propres besoins et ceux d'une partie appréciable de l'Europe. « Il y a assez de pétrole pour les besoins de tous... si nous sommes prêts à partager nos ressources avec d'autres », écrit *l'Aftenposten*, le plus grand quotidien norvégien, qui ajoute : « Nous devons utiliser notre pétrole pour servir les autres et non pas pour nous engraisser nous-mêmes. »

Les Pays-Bas sur la sellette

« Indubitablement l'embargo sur le pétrole, dont les Pays-Bas ont été la première victime, constitue l'événement le plus important de l'année, nous écrit notre correspondant de La Haye. Une nation entière s'est soudain réveillée au fait que sa prospérité économique et son bien-être n'allaient pas de soi. La crise a eu un côté bénéfique ; préparée par les constatations du rapport du Club de Rome, l'opinion publique a compris que le matérialisme, si vorace de ressources naturelles, n'était pas juste et qu'il fallait conduire

moins vite et consommer avec mesure. Mais par ailleurs, elle a augmenté la méfiance à l'intérieur du pays. Les syndicats, le patronat, l'opinion dans son ensemble ne font plus confiance au gouvernement et craignent que la crise ne soit utilisée pour arracher de plus grands sacrifices aux catégories sociales les moins favorisées. La guerre des classes risque de s'intensifier. D'autant plus que le chômage a augmenté et que chacun devra se serrer la ceinture.

« A l'échelle européenne, les Hollandais craignent l'effet de cette méfiance sur l'unité continentale, qui risque de détruire ce qui reste du rêve de Schuman, Adenauer et de Gasperi. Si de graves schismes se faisaient jour au sein de nos nations et entre nos nations, les conséquences en seraient catastrophiques. »¹

Indochine : quand verra-t-on la fin desangoisses ?

La crise du pétrole ne saurait faire oublier que l'année 1973 avait commencé par le cessez-le-feu au Viêt-nam. Or, selon un de nos correspondants, « 1000 personnes y perdent encore la vie chaque semaine et le nombre des morts au cours des dix mois qui ont suivi le cessez-le-feu a été plus élevé que pendant les dix mois qui le précédaient ». Ce qui lui fait écrire que c'est là « le plus grand événement avorté de l'année ».

D'Australie, un journaliste nous écrit à ce sujet que si la guerre d'Indochine y a profondément divisé les esprits, une des tâches principales de son pays sera l'an prochain d'aider à reconstruire la société et l'économie du Viêt-nam et du Laos. « Verra-

¹ Voir aussi notre éditorial en page 3.



Murat

◀ Pénurie de pétrole en Europe : le bon côté de la médaille pour les promeneurs du dimanche.

t-on en 1974 la fin des angoisses au Cambodge ? » ajoute-t-il.

Il souligne aussi la signification de la venue au pouvoir des travaillistes en Australie (après 23 ans d'opposition) et en Nouvelle-Zélande. Sur le plan intérieur, il en résulte une nouvelle politique australienne de l'éducation qui a entraîné le doublement du budget de ce ministère. Pour le premier ministre, il s'agit là du résultat le plus important obtenu depuis qu'il est venu au pouvoir. C'est le fruit des efforts du ministre Kim Beazley, bien connu pour ses préoccupations dans ce domaine. Notre correspondant nous indique également qu'un projet de loi visant à libéraliser l'avortement a été repoussé par le Parlement de Canberra par 98 voix contre 23, les députés ayant reçu de leurs partis la liberté de vote.

Remous à Pékin

Un autre correspondant nous envoie de Hong-kong quelques réflexions sur ce qui s'est passé en Chine durant cette année 1973.

« Le grand événement de l'année, écrit-il, a été le 10^e congrès du Parti communiste chinois qui s'est réuni à la fin d'août. Sa première tâche consistait à effacer de ses statuts toute mention du « traître et renégat » Lin Piao que le congrès précédent avait pourtant désigné comme successeur de Mao Tsé-tung. L'erreur énorme commise alors a certainement conduit tout le parti à réfléchir aux moyens d'éviter de nouveaux faux pas. Cette préoccupation inspira visiblement Wang Hong-en, l'étoile montante du parti, quand il résuma en ces termes les qualités requises d'un vrai militant : « Quand il y va de la ligne, quand c'est la situation dans son ensemble qui est en cause, un vrai communiste doit agir sans aucune considération égoïste et oser aller à contre-courant sans craindre d'être destitué, exclu du parti, jeté en prison, contraint au divorce ou passé par les armes. »

Notre correspondant nous signale d'autre

part qu'à Hong-kong le nombre de réfugiés et d'immigrants venus de Chine a atteint en 1973 le chiffre record de 80 000 personnes.

Un autre continent a souvent été à la « une » des journaux en 1973 : l'Amérique latine. De Buenos Aires, un observateur expérimenté nous rappelle deux faits marquants de l'année : « Les événements survenus au Chili et en Argentine ont eu de grandes répercussions à l'extérieur, montrant ainsi que leur signification n'est pas seulement régionale, mais mondiale. Au Chili, un gouvernement constitutionnel mais minori-

« Il est mobile, certainement passionné, certainement calculateur. » (Henry Kissinger vu par Michel Jobert).



Ringier

taire avait entrepris de poursuivre jusqu'au bout une expérience socialiste, avec toutes ses conséquences sur le plan national aussi bien qu'international ; jusqu'au jour où les forces armées imposèrent un changement abrupt de parcours qui, pour l'instant, se traduit par un mouvement du pendule vers l'autre extrême.

En Argentine, où les forces armées ont plus souvent qu'au Chili assumé la tâche du gouvernement, celles-ci ont organisé en 1973 des élections qui ont vu la victoire répétée du péronisme. Ce mouvement, exclu du gouvernement depuis 1955, brandit aujourd'hui le drapeau de la réconciliation politique et sociale, objectif auquel se rallie l'immense majorité du pays. Des facteurs d'incertitude subsistent néanmoins, de même que des activités subversives qui déconcertent. »

En Uruguay, le système démocratique n'a pas résisté durant cette année à la pression des événements. Quant au Brésil, malgré ses progrès incontestables sur le plan économique, qui le placent désormais dans le peloton des grandes puissances de la planète (ou à cause d'eux ?), il reste un sujet de controverses.

Tragique Amérique latine

Qu'y a-t-il donc en Amérique latine qui fait vibrer à ce point l'Europe ? Serait-ce qu'elle est un miroir pour nous ? Que nous y reconnaissons nos propres élans et nos propres contradictions ? Sûrement, et il suffisait à cet égard de lire la presse italienne et française, après le coup d'état chilien, pour se convaincre que l'expérience et l'échec d'Allende avaient été suivis en raison même de leur valeur d'exemple pour les partis de gauche. A cet égard, citons les propos d'une personnalité de gauche d'Amérique latine qui écrivait dans la tribune internationale du **Monde**² : « Il faut s'approcher de la réalité avec humilité... Il nous a manqué, à doses égales, l'imagination politique et la sobriété intellectuelle. L'Amérique latine est le continent de la rhétorique et de la violence — deux formes d'orgueil et deux manières d'ignorer la réalité. »

On peut se demander, en lisant ces lignes, ce que l'Europe, de la gauche à la droite, a vraiment à dire à l'Amérique latine aujourd'hui pour l'aider à éviter « d'ignorer la

² Octavio Paz, écrivain, ancien ambassadeur du Mexique.

«L'opinion publique ferait écho à un appel aux sacrifices»

réalité»? Ceux qui auront la réponse à cette question seront peut-être les vrais amis de ce continent qui a plus besoin de notre compréhension et de notre détermination à infléchir notre propre comportement que de nos jugements à l'emporte-pièce.

1973 aura été, pour les deux supergrands ainsi que pour l'Europe, l'année des grandes négociations. La conférence européenne sur la sécurité et la coopération, après s'être tenue à Helsinki, se poursuit dans les salles du centre international de conférences de Genève. Si elle ne suscite pas l'enthousiasme, de même que celle qui se tient en parallèle à Vienne, cela ne tient pas seulement à la procédure adoptée, mais encore aux nombreuses ambiguïtés qui pèsent sur elles. L'une de celles-ci est évidemment l'effort militaire de l'URSS qui paraît passablement contradictoire avec la détente internationale actuelle. On s'interroge donc sur les raisons du zèle que les maréchaux soviétiques déploient aujourd'hui pour fortifier leur dispositif en Europe.

Identité européenne et solidarité atlantique

Pourquoi faut-il qu'au même moment, l'Europe et les Etats-Unis manifestent trop clairement leurs divergences? Deux jours seulement après avoir rencontré ses collègues européens à la conférence des ministres du traité nord-atlantique, le secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger soulignait à Londres que l'unité de l'Europe ne devait pas

se faire aux dépens de la Communauté atlantique, «ou alors, disait-il, on en souffrira des deux côtés de l'Atlantique». Et il s'inquiétait de l'attitude de l'Europe en voie d'unification, «qui semble élever le refus de consulter en un principe définissant l'identité européenne». Evidemment, M. Kissinger est une personnalité complexe et sa manière de répondre ainsi aux critiques de ses collègues européens qui lui faisaient exactement le même reproche avait quelque chose de piquant. «Je dirais de M. Kissinger qu'il est personnel dans son jeu», commentait M. Michel Jobert, ministre français des Affaires étrangères. «Il y a dans ce qu'il fait une sorte d'improvisation heureuse, poursuivait-il. Alors il importe que ses conceptions soient bonnes, soient raisonnables, et ne datent pas.»

Incontestablement, les efforts des uns et des autres devront porter, en 1974, sur le rétablissement d'objectifs communs entre les deux continents.

Cela n'est-il pas vrai aussi des relations entre Européens eux-mêmes? Un observateur suisse nous écrit à ce sujet: «Les peuples d'Europe ne peuvent pas attendre de leurs dirigeants politiques qu'ils manifestent cette volonté commune si nettement absente durant la crise récente. Il est relativement facile de faire preuve d'unité quand chacun y trouve son profit. La crise a montré qu'il est beaucoup plus laborieux d'y parvenir, quand le processus d'unité se traduit pour les uns et les autres en sacrifices d'ar-

gent, d'orgueil national ou de préjugés personnels.

«Cette fusion des volontés si nécessaire aux gouvernements ne pourrait-elle pas commencer à d'autres niveaux? Entre parlementaires, par exemple, entre industriels et ouvriers, entre jeunes? Au seuil de 1974, n'est-ce pas là le processus que les Européens pourraient déclencher? Mieux encore, ne pourraient-ils pas se servir de l'expérience acquise pour faire entendre leur voix dans certaines régions du globe où leur absence a été profondément ressentie?

Des Français et des Allemands, des Irlandais du Sud et du Nord, des Grecs et des Turcs — pour n'en mentionner que quelques-uns — ne pourraient-ils pas se rendre disponible partout où ce serait nécessaire? Voilà une tâche digne d'être entreprise.»

Restons en Europe, pour entendre un son de cloche qui, bien que régional, n'en est pas moins révélateur des problèmes qui se posent à notre continent. «Ce qui m'a le plus préoccupé au cours de l'année écoulée, nous écrit le rédacteur en chef d'un quotidien suisse, c'est de constater la permanence de conflits que l'on voudrait bien voir terminés. Dans le cas de notre pays, je pense en premier lieu au problème du Jura. Ce genre de problèmes provoque des réactions émotives que l'on aurait cru impensables. Il semble d'une part que notre société s'intègre et se nivelle de plus en plus et que d'autre part elle produit des groupes sécessionnistes ou de nouvelles minorités.» Et il ajoute: «Je crois que les médias et ceux qui les façonnent ont une immense responsabilité car ils peuvent contribuer, dans une certaine mesure, à la compréhension réciproque.»

A cet égard, il est une nouvelle à laquelle, en pleine crise internationale, la presse n'a peut-être pas donné l'importance méritée et qui apporte cependant de réelles raisons d'espérer. Il s'agit de l'accord réalisé entre les chefs de gouvernements de Londres, de Dublin et de Belfast. Après des siècles de conflits qui culminèrent ces dernières années dans l'affrontement que l'on sait, rendu tragique par l'action d'extrémistes des deux bords, une solution d'ensemble est ébauchée qui permet aux deux Irlande de dialoguer et de coopérer, privant le terrorisme de sa raison d'être. Il est significatif que cet accord puisse faire à Londres l'unanimité



◀ Irlande, des raisons d'espérer: M. Heath avec le premier ministre de l'Eire lors de la conférence tripartite.

«Le courage est ce qui nous manque le plus»



La signature qui mit fin à l'engagement militaire américain au Viêt-nam.



Santiago du Chili, septembre 1973.

des partis au moment où la Grande-Bretagne se trouve divisée par l'aggravation de la crise sociale. Mais surtout la perspective d'un apaisement en Irlande du Nord apporte la preuve que les oppositions d'intérêts entre communautés peuvent trouver des solutions lorsqu'on se refuse au pire et lorsque triomphe la volonté de réussir.

C'est là une raison d'espérer. Il en est une autre que souligne un observateur : « En 1973, les voix les plus courageuses et souvent les plus pertinentes ont été celles d'hommes qui avaient passé eux-mêmes par des camps de concentration de régimes totalitaires. Leur foi inébranlable en Dieu et en l'avenir de l'homme a mis en lumière le seul

chemin à suivre pour reconstruire le monde. »

Terminons ce tour d'horizon, manifestement incomplet, en donnant la parole à un diplomate en poste auprès des Nations Unies à Genève : « Pour qui travaille parmi les organisations internationales, deux faits surtout auront marqué l'année 1973.

» Le premier est que la famine ait pu frapper le Sahel d'abord, puis l'Ethiopie, sans que la communauté internationale en ait été préalablement avertie. Dans les deux cas elle a dû improviser les secours, alors qu'elle aurait pu chercher à prévenir le mal. Sachons, en 1974, découvrir le pourquoi de ces échecs pour éviter qu'ils ne se renouvellent.

» Le second fait est qu'au Proche-Orient une humiliation a été effacée. Dès lors deux généraux qui s'étaient affrontés ont pu se serrer la main et tous les prisonniers de guerre ont pu être échangés entre leurs deux pays. Un mince espoir est né qu'il faut soigneusement cultiver.

» La pression exercée à cette occasion sur l'Occident par le moyen du pétrole a accompli ce que la contestation, en 1968, n'avait pu obtenir : que la société de consommation commence à se discipliner pour réduire ses gaspillages. L'Occident devrait être reconnaissant pour cet avertissement, qui pourrait se tourner en bienfait.

» C'est ainsi que dans l'épaisseur des situations établies, réputées inamovibles, les événements récents ont ouvert des brèches. Par ces brèches pourrait souffler l'Esprit.

» L'Esprit du Seigneur, conclut-il, dicte rarement ce que nous devons dire ou faire. En revanche, il donne à ses serviteurs dociles le courage de dire la vérité et de faire le bien que leur conscience a entrevus dans le silence. Or le courage est peut-être aujourd'hui ce qui nous manque le plus. « D'un guerrier, disait Gandhi, je puis faire un non-violent ; mais d'un homme qui a peur de mourir je ne puis rien faire. » Demandons à l'Esprit de nous libérer de la peur. »

D. Mottu

NOUVEAUX PRIX DES ABONNEMENTS Pour une année (12 numéros)

Suisse Fr. 20.—

France FF 28

Belgique FB 250

Canada \$ 8.—

Autres pays par voix normale : Fr. 24.— ou FF 32.

Pays d'outre-mer par avion : Fr. 27.— ou FF 35.

Etudiants : Fr. 12.— ; FF 15 ; FB 150.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68 bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur), CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Au terme de notre série consacrée aux principes du Réarmement moral, nous tentons ci-dessous de cerner ce qui leur confère leur dynamisme. Loin d'être un ensemble de règles restrictives, ceux-ci sont des bornes sur l'itinéraire du militant.

Ancrer notre engagement par Paul-Emile Dentan

L'année qui s'ouvre sera, sans aucun doute, difficile : restrictions de toutes sortes, récession, troubles monétaires, chômage. Voiler ou ignorer cette réalité serait fallacieux. Face à des situations dont la gravité est imprévisible, quelles seront nos réactions, quel sera notre comportement ? On peut multiplier les interrogations qui nous sont posées en ce début d'année. Les événements nous interpellent, mettant à l'épreuve notre foi, notre engagement, notre action.

On pourrait, bien sûr, ne rien risquer, refuser d'agir, tout en continuant de se plaindre et de rejeter la faute du désordre actuel sur autrui, sur « le système », sur les Arabes ou les Américains. Dans ce cas, la fatalité dirige notre vie. Mais on peut aussi se poser la question : dans la crise du monde actuel, que puis-je faire, où est ma place, quelle est ma part ? A ce niveau-là, il devient évident qu'une vie bien rangée, somme toute sympathique, ne suffit pas. Un engagement devient indispensable.

Que veut dire être engagé aujourd'hui ?

Dans mon entourage actuel, écrit Bonhoeffer¹ de sa prison, je ne trouve guère que des hommes qui se cramponnent à leurs désirs, et de cette manière n'existent pas pour les autres ; ils n'entendent plus et sont incapables d'aimer leur prochain. Même ici, on doit vivre comme si les désirs n'existaient pas, et être totalement ce qu'on est. Il est curieux d'observer alors comment d'autres prennent confiance, s'alignent sur vous et se laissent raisonner... »

Voilà la première démarche : s'interroger sur ses désirs, les passer au crible des injonctions morales de sa foi, avoir le courage de se remettre en question et

enfin être soi-même. Nous pensons à cet industriel qui avait eu la volonté d'aller jusqu'au bout de cette interrogation-là ; son argent, son emploi du temps, la gestion de son affaire, tout avait été remis en cause. Le résultat : des jeunes venaient le voir ; il fascinait par ses convictions les responsables du tiers monde ; des syndicalistes en s'entretenant avec lui découvraient une dimension nouvelle à l'engagement ; cet industriel portait un défi au cœur même de l'« establishment ».

Pourtant, avant cette remise en cause, il avait mené une vie qu'on pourrait qualifier d'exemplaire. Fidélité en famille, tradition dans les affaires, on le voyait tous les dimanches à l'église de son quartier. Mais rien ne changeait autour de lui.

Buchman aussi avait fait la même expérience. Pasteur au service des pauvres ou aumônier dans une université, il remplissait certes les devoirs de sa charge. Suroccupé, il travaillait dix-huit heures par jour. « Il se sentait devenu l'esclave d'une institution, et constatait que, de ce fait, son travail ne portait pas de fruits durables. »² C'est à ce moment qu'il décida de consacrer une heure chaque matin, entre cinq heures et six heures — « avant que les téléphones ne sonnent », dit-il — au silence, à la méditation, à la prière. Sa vie, de superactive, devint efficace. Il eut moins à faire, mais les gens qu'il voyait recevaient dans leur vie un défi plus vrai.

Le second souffle

A l'expérience de cet animateur qui sut mettre en mouvement des dizaines de milliers d'hommes, fait écho un autre « mobilisateur », qui fut prêtre-ouvrier

et qui se préoccupe de l'inefficacité de tant de « permanents » de toutes causes. « La terrible maladie professionnelle du missionnaire, écrit-il ³, est de croire qu'il peut remplir une fonction tout en cessant plus ou moins de vivre en lui le mystère qu'il annonce. » Loew a connu et a vu où aboutissaient les feux de paille de l'enthousiasme ; il écrit encore : « C'est rarement au tout premier appel que la réponse est difficile. La difficulté vient plus tard, quand les erreurs, les lassitudes, les échecs et l'usure ont envahi l'âme. On était parti en flèche : « Vous allez voir ce que vous allez voir ; ils (les vieux) n'y ont rien compris », mais un jour, comme le prophète Elie, on se prend à murmurer : « C'en est assez maintenant, Yahvé, prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères » (...) « Loin d'être une contre-indication, continue-t-il, l'épreuve de la découverte cuisante de notre incapacité fondamentale constitue le réel point de départ : avant, ce n'était qu'un galop d'essai, dont l'aspect brillant masquait la fragilité. »

Au fond du trou, incapables d'obtenir les résultats auxquels nous aspirons de tout notre être, nous voyons une main se tendre vers nous, nous entendons une voix nous appeler avec certitude et constance. « Désolé, abandonné, dénué de tout, affirmait saint Augustin, je puis ainsi prier véritablement. » A partir de cette prière, où nous engageons notre vie entière, une destinée se forme. « Dieu réalise non pas tous nos desirs, mais toutes ses promesses », écrit encore Bonhoeffer.

L'universel et le quotidien

Mais il y a peut-être plus encore. Peter Howard, dont chacun percevait qu'il était engagé à 100 %, avait passé par des moments très difficiles dans sa vie de militant, jusqu'au jour où il cessa de se conformer à la ligne de pensée tracée par d'autres et de rechercher l'approbation de ceux qu'il tenait pour responsables. « Je ne m'appartiens pas, écrivait-il ⁴. Franchement, je n'ai pas l'impression de m'en sortir très bien. Je commets mille fautes. Mais jusqu'à ma mort, je continuerai à me battre, comme Dieu me le montrera, pour amener mon pays, le vôtre, le monde, à accepter l'autorité du Dieu vivant. »

Dans le silence, si nous le voulons, l'universel peut ainsi faire irruption au cœur du quotidien. Peut-être, est-ce, avec l'enracinement dans la foi, le moyen d'échapper à ce « complexe de ressemblance », stigmatisé par le père Loew, qui paralyse tant d'hommes souhaitant être au service de Dieu. « A force de vouloir être le frère jumeau des incroyants, on ne voit plus trop ce qu'ils pourraient trouver en nous d'attirant... Chercher à plaire aux hommes n'a jamais été un principe d'action : saint Paul le proclame, mais La Fontaine dans la fable *Le Meunier, son Fils et l'Ane*

le dit aussi... « Parbleu, dit le meunier, est bien fou du cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père. »

Une rupture

Ainsi, être engagé, c'est opérer une rupture avec tous les modes de vie conventionnels. En cela, la contestation a du bon. Mais il faut savoir la dépasser pour qu'elle ne se stérilise pas. Pour n'importe quel homme, directeur d'entreprise ou militant ouvrier, l'heure de l'interrogation personnelle peut être celle du début d'une vie plus riche et plus efficace. « Sous une carapace de slogans, il n'y avait qu'un grand vide dans ma vie », déclare un étudiant qui participa à mai 1968. « Pourquoi les communistes devraient-ils avoir l'exclusivité de la révolution ? », s'interroge un patron « de droit divin » dont le grand-père avait fondé l'entreprise. De profonds changements dans sa vie de bien-pensant obligèrent beaucoup de ses collègues à remettre en question, à leur tour, leur échelle des valeurs.

Quand nous croyons mener une vie « exemplaire », c'est nous-mêmes qui la jugeons ainsi. Mais les autres nous voient bien plus clairement ! En définitive, ce qui permet à chacun de mener une vie au service d'un idéal, au service d'une personne pour ceux qui se disent chrétiens, c'est d'être tel que l'on est, tout entier engagé. Personne n'a le monopole de cet engagement-là où constamment on paye de sa personne, gratuitement, totalement. On peut l'être dans un hôpital, dans un syndicat, dans un gouvernement, dans une classe d'école, dans un ménage. Chacun doit se déterminer face à l'appel qu'il a reçu, clair et net, qui retentit au fond de chaque cœur humain.

Non à la fatalité

Comme pour un militant qui adhère à un parti, un soldat qui signe un engagement, un époux qui promet fidélité, pour chacun de nous il existe un certain style de vie que nous choisissons quand nous disons : « Que ta volonté soit faite... » L'argent, alors, cesse d'être un maître ; l'ambition n'est plus un mobile de vie ; l'instinct sexuel perd son attraction magnétique. Aux yeux du monde c'est l'insécurité ; mais qu'importe l'incompréhension ? « Ceux qui s'engagent, affirmait Buchman, ont pour eux l'amitié de Dieu qui est à la disposition de tous ceux qui décident de faire, pour toujours, Sa volonté et non la leur. »⁵ Cette certitude, étayée par vingt siècles d'expérience, devrait nous permettre, en 1974, d'arracher à la fatalité des événements le cours de nos vies et celle de nos pays.

P.-E. Dentan

¹ Dietrich Bonhoeffer « Résistance et Soumission », Labor et Fides, p. 110.

² Théophile Spoerri, « La Dynamique du Silence », Editions de Caux.

³ Jacques Loew, « Comme s'il voyait l'Invisible », Cerf.

⁴ Anne Wolrige Gordon, « Le Combat de Peter Howard », Editions de Caux.

⁵ Frank Buchman, « Refaire le Monde », Editions de Caux.

LE LIVRE DU MOIS

Le fil conducteur

par Diane de Watteville-Berckheim

Quel destin extraordinaire se dégage des souvenirs de cette frêle mais intrépide Française, qui prend la plume à plus de quatre-vingts ans ! Le militant syndicaliste Maurice Mercier la nommait amicalement « la baronne révolutionnaire ».

Enfant, elle participait à la chasse au sanglier ; plus tard, elle sera une des premières femmes à vaincre le Mont-Blanc ; dans l'enfer de Verdun, elle s'engage comme infirmière... Fille et petite-fille de général, elle semble ignorer la peur.

Mais, du courage, il lui en faudra encore pour affronter l'opposition lorsque, voyant dans l'action de Frank Buchman le moyen de « construire la paix », elle se lance dans cette voie nouvelle. Son mari Robert de Watteville et elle sont parmi les premiers Français à apporter, dès les années trente, leur témoignage dans un pays après l'autre, en « apôtres de la réconciliation », selon le mot de Robert Schuman.

Hélas, la seconde guerre éclate, déchirant l'Europe et le cœur de ces patriotes alsaciens. Elle ne les épargnera pas : leur fils cadet meurt pour la France, leur domaine ancestral près de Colmar est dévasté. Mais à travers vents et marées, malgré les drames de la vie, Diane de Watteville continuera vaillamment à suivre le fil conducteur.

Ce fil qui, dans la trame invisible de l'histoire, va peut-être faire courir un filament d'espoir.

Marielle Thiébaud

Nous reproduisons ici des extraits du chapitre intitulé : « Cette maison nous a été rendue. » (Réd.)

Un dimanche de l'été 1947, à Caux, nous assistions, Robert et moi, à une session plénière de la conférence. Pendant deux heures, les gens s'étaient succédé sur l'estrade, qui pour raconter une expérience vécue, qui pour annoncer une décision ou un plan d'action. A la fin de la réunion, on passa une corbeille dans les rangs pour recueillir les dons. Robert eut une inspiration subite. Il inscrivit sur un bout de papier qu'il déposa dans la corbeille :

« Reprendre la maison de Boulogne¹ pour

¹ Propriété familiale qu'ils avaient dû louer pendant la guerre.



New World News

Robert et Diane de Watteville.

en faire l'ambassade du Réarmement moral en France.»

Quand il me dit ce qu'il avait fait, je le crus hors de son bon sens.

Nous rêvions d'un tout petit logement à nous, mais c'était encore au-dessus de nos moyens financiers et même physiques, car nous souffrions encore l'un et l'autre des suites de la guerre et de la sous-alimentation.

La maison de Boulogne avait toujours nécessité un nombreux personnel que nous ne pouvions plus nous permettre et il était au-dessus de nos forces de faire tout le travail comme à Caux. De plus, bien que ce fut une objection secondaire, en reprenant la maison nous perdions cette location qui était un revenu assuré.

Robert me répondit : « Le parachute ne s'ouvre que si l'on saute. » Je pensais qu'il avait raison, mais je nous sentais usés et incapables d'entreprendre une pareille aventure. Il écrivit à notre locataire, M. de Peyrecave, pour lui demander s'il pouvait nous rendre la maison. Nous savions qu'on n'avait pas le droit, après la guerre, de renvoyer un

locataire, la France étant en pleine crise de logement. Normalement il aurait fallu attendre dix ans pour récupérer la maison. Je me dis alors : « Si c'est la volonté de Dieu, tous les obstacles tomberont, et si c'est une folie. Il nous protégera. »

Six mois après cette lettre, notre locataire nous répondit qu'il avait trouvé un appartement et qu'en juillet il nous remettrait les clés de la maison.

Quand ce moment fut arrivé, le courage me manqua. Je me vois, clés en mains, assise sur les marches du jardin, ayant envie de pleurer. Une amie, Marguerite Huser, qui m'avait accompagnée, me rejoignit et me proposa de faire silence. Peu à peu, une grande paix descendit en moi. Je sentais que Dieu avait fait une sorte de miracle et que nous étions sous Sa protection. Cette maison nous avait été rendue par Lui, pour Son service et pour amener un esprit nouveau en France et dans le monde (...).

La maison avait beaucoup souffert. La bibliothèque, trop grande pour pouvoir être chauffée en temps de guerre, avait servi à stocker des pommes de terre. Dans le sous-sol qui nous tenait lieu de garde-meubles et auquel nos locataires n'avaient pas accès, une fuite d'eau non décelée avait provoqué une inondation. Tout notre mobilier avait été très abîmé.

Il nous fallut camper tant bien que mal. J'installai au premier étage, dans mon boudoir, une chambre provisoire avec deux sommiers et deux matelas. L'électricité n'ayant pas été rétablie, je mis des bougies dans des bouteilles sur une caisse, avec un petit bouquet de fleurs du jardin. Et nous voilà installés de nouveau, joyeusement comme aux premiers jours, rentrés au port après dix ans de tempête.

« Femme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Diane de Watteville-Berckheim

LE FIL CONDUCTEUR

Editions Alsatia, Colmar

Un volume broché — 224 pages
32 photos hors texte

En vente dans les librairies et
à nos adresses.

France : FF. 30. — Suisse : Fr. s. 27.—

DANS LA MÊLÉE

Finlande au féminin

En juin 1917, dans un cimetière de la campagne finlandaise, deux jeunes filles de 15 ans prêtent solennellement serment sur les tombes des victimes de la guerre civile. Elles jurent de lutter toute leur vie pour la réconciliation de ceux qui se sont affrontés dans le conflit.

L'une d'entre elles s'appelle Margit Borg-Sundman. Devenue aujourd'hui une respectable veuve de 71 ans, elle est toujours animée du même esprit. En dépit d'une hanche qui la fait cruellement souffrir, elle passe le plus clair de son temps à parcourir Helsinki pour parler à des assemblées de femmes, pour siéger au conseil municipal ou assister aux réunions du parti conservateur. Si elle est chez elle, c'est pour travailler à ses mémoires ou rédiger quelque article politique.

Cette guerre civile, qui l'avait poussée à prêter ce serment, avait d'abord été une guerre d'indépendance. Depuis sept siècles, la Finlande avait appartenu à la couronne suédoise. Conquise en 1809 par la Russie, elle déclara son indépendance en 1917, ce qui déclencha de violents conflits entre les Rouges, partisans d'une révolution « à la soviétique », et les Blancs. Ce n'est qu'en 1919 qu'elle devint une république indépendante.

C'est dans le cadre du travail social que M^{me} Borg-Sundman décide quelques années plus tard de passer à l'action. A peine de retour après des études sociales aux Etats-Unis, elle crée un centre de consultation psychologique pour enfants, le premier du genre en Finlande. Un jour, la police lui donna l'adresse d'un jeune délinquant et elle fut chargée d'aller voir sa famille. « La police m'a dit que votre fils était un voleur », dit-elle d'emblée à la mère du garçon, oubliant joyeusement les règles élémentaires de la psychologie. Elle n'eut pas le temps de continuer : un violent coup de pied décoché dans ses jambes la fit dégringoler dans les escaliers. Elle se releva, frappa à nouveau à la porte, coinça son pied dans l'ouverture et, jetant un coup d'œil dans la chambre, s'exclama : « Quelle jolie nappe vous avez là ! » Surprise et soudain radoucie, la mère la fit entrer et ouvrit tous ses tiroirs pour lui montrer ses trésors : cette femme, abandonnée par son mari et précoc-

cupée par son fils, s'était prise de passion pour le tissage. Margit avait gagné la bataille.

Le serment de ses 15 ans, elle y resta fidèle dans toutes ses activités. En 1935, elle crée un poste d'assistante sociale dans une usine de papier de 2000 ouvriers. Elle lutte avec acharnement pour améliorer la condition des hommes. Mais elle a tout autant à cœur le sort des femmes des ouvriers comme celui des femmes de cadres.



Pressfoto Helsinki

M^{me} Borg-Sundman.

En 1939, un incident de frontière déclenche une nouvelle guerre russo-finlandaise. Les Russes se heurtent à la résistance acharnée d'un peuple uni, dont la lutte force l'admiration du monde entier. Pourtant les Finlandais doivent s'incliner devant la puissance de l'armée soviétique.

Pendant cette période, alors que tous les hommes sont au front, M^{me} Borg-Sundman est chargée au Ministère du travail du remplacement par la main-d'œuvre féminine de tous les postes laissés vacants par des hommes. C'est de cette époque que date sa passion pour la condition des femmes. Fière que la Finlande soit le premier pays euro-

péen à leur avoir, en 1906 déjà, accordé le droit de vote, elle n'en souffre pas moins de toutes les inégalités dont celles-ci continuent d'être victimes, aussi est-ce tout naturellement qu'en 1948 elle accepte de devenir député.

Pourtant, cette grande dame, qui a été plusieurs fois à la tête de la délégation de son pays au Conseil international des femmes, dont elle est aussi la vice-présidente mondiale, à qui on fait appel à l'étranger pour des conférences et des consultations sur les problèmes sociaux, qui a écrit plusieurs livres, dont un manuel de psychologie infantine, se trouve un jour abordée par un étudiant sur le perron du parlement : « Nous, jeunes Finlandais, lui dit-on, nous ne voulons pas de cette politique intéressée et douteuse qui se mène dans cette maison. » M^{me} Borg-Sundman avoue aujourd'hui que, si elle a écouté ce garçon jusqu'au bout, c'est qu'elle espérait gagner un nouvel électeur. Le jeune homme lui a parlé ensuite des critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour qu'il avait décidé d'appliquer à sa vie.

A cette femme passionnée, dont toute l'énergie avait été employée à changer des situations humaines injustes, le Réarmement moral offrait soudain une étape nouvelle et elle s'y lança de toute son ardeur militante.

Conscience sur la galerie

Sa vie familiale fut radicalement transformée. Son ambition politique la quitta et elle envisagea sa carrière parlementaire sous un jour différent. « Je n'étais plus menée par ce que le chef de file de mon parti pensait ou par l'opinion de mes électeurs. Ce qui m'importait désormais était le bien de mon pays, que je m'efforçais de trouver selon des critères divins. »

Les choses ne vont pas toujours toutes seules, néanmoins : un jour, au Parlement, elle fit un discours sous le coup d'une telle colère que ses paroles, toutes justes qu'elles étaient, n'eurent aucun effet. Deux jeunes filles qui l'avaient écoutée de la galerie du public ne ménagèrent pas leurs critiques. « Depuis ce jour-là, dit-elle, chaque fois que je sens que je vais m'énerver, je jette un regard vers la galerie du public, comme si ma conscience se trouvait là-haut, et je retrouve mon calme. »

Eliane Maillefer

Autour du monde avec le Réarmement moral

Dans les capitales de l'Asie du Sud-Est

Une délégation du Réarmement moral, comprenant six personnes, vient de faire une tournée d'un mois dans le Sud-Est asiatique. Après la Birmanie, elle s'est rendue en Thaïlande où elle a rencontré des personnalités du nouveau gouvernement ainsi que quelques-uns des étudiants dont l'action a abouti au récent renversement de la situation politique à Bangkok. Au Laos, les visiteurs ont été reçus par le premier ministre, le prince Souvanna Phouma. Une escale de trois jours au Sud-Viêt-nam a permis à la délégation de se rendre dans le delta du Mékong où des rencontres ont été organisées avec des étudiants de deux universités. Ce fut ensuite le tour des Philippines où le groupe a été reçu par des membres du gouvernement et par des jeunes. Dernière escale, la Papouasie Nouvelle-Guinée où la délégation a assisté aux fêtes marquant l'accession du pays à l'autonomie interne.

La pièce de théâtre *L'Élément oublié*, d'Alan Thornhill, a été donnée récemment au centre culturel de Singapour.

« Un livre dangereux »

Les éditions nouvelles du *Livre noir et blanc* se suivent à vive allure. Les dernières en date : la suédoise, ainsi que l'édition en tigrinia, langue de l'Erythrée. « C'est un livre dangereux, contenant de la dynamite spirituelle », a dit à l'occasion du lancement de l'édition néerlandaise le père Bernard Bot, S.J. Et il a

ajouté : « Il lance à tous le défi de risquer une nouvelle et grande aventure dont en fin de compte l'avenir de l'humanité peut dépendre. »

Dixième saison d'un spectacle

Dès avant l'ouverture, pour la dixième année consécutive de la fantaisie musicale de Peter Howard *Le Chien, son os et moi* (Give a dog a bone) au Théâtre Westminster à Londres, plus de 9000 places étaient déjà réservées pour les enfants des écoles.

Calcutta accueille « Song of Asia »

Créé au centre de Panchgani, près de Bombay, le spectacle musical *Song of Asia* (Chant de l'Asie) a continué sa tournée en novembre et décembre par le Nord-Est indien. Après Shillong, capi-



Rengféit

Des jeunes de la troupe asiatique avec des sœurs de la Charité, qui travaillent avec mère Teresa à Calcutta.

tale de l'Assam et du Meghalaya, il a été donné dans trois autres villes de l'Assam avant de se rendre à Calcutta et Jamshehpour, le grand centre sidérurgique de l'Inde. A l'occasion des représentations de Calcutta, une délégation était venue du Bangladesh.

« Liberté » en Zambie

Pour la fête nationale, le film du Réarmement moral *Liberté* a été spécialement choisi par le comité des fêtes de la ville de Ndola, dans la région des mines de cuivre.

Tournée européenne

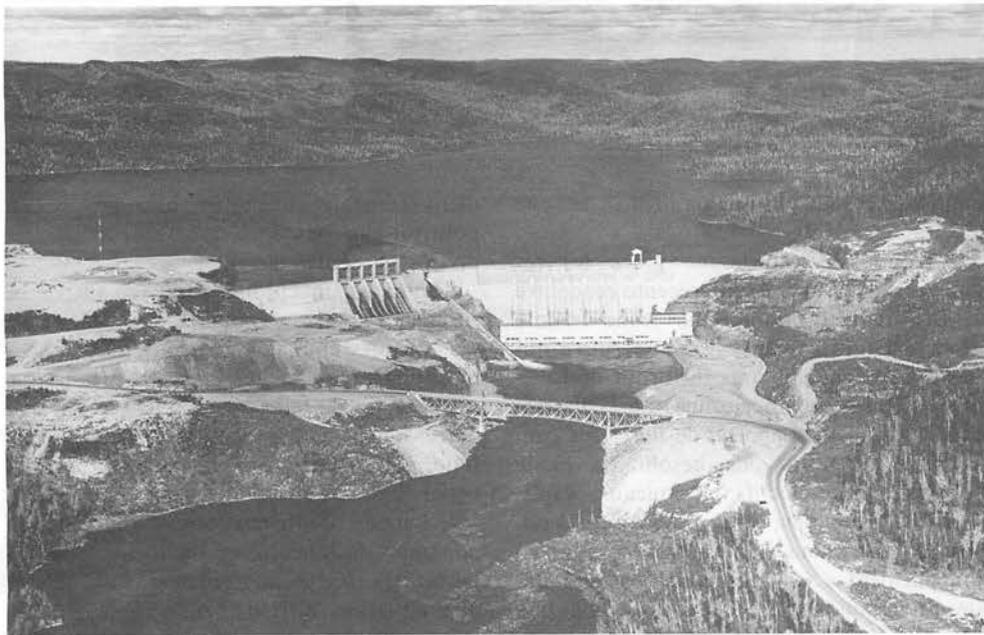
Conscientes de l'importance grandissante des conférences de Caux, un groupe de Suissesses se sont rendues en novembre dans plusieurs pays d'Europe pour inviter d'autres femmes à prendre avec elles la responsabilité pratique de ce centre. Elles se sont rendues tout d'abord pendant une semaine en Allemagne, puis en Hollande pour dix jours avant de s'arrêter en Lorraine. Partout elles furent reçues dans des foyers et eurent l'occasion de s'entretenir avec des personnes des milieux les plus divers.

Débat à la télévision hollandaise

La Télévision hollandaise a réuni récemment le Père Nico Wesselingh, O.P., un écrivain, M. Liebbe Hoekendijk, et un journaliste engagé à plein temps dans l'action du Réarmement moral, M. Peter Hintzen, pour traiter d'un sujet inattendu : « Le péché, la pénitence et l'ascèse ont-ils perdu leur signification originale ? » Les interlocuteurs sont tombés d'accord pour déclarer que le péché demeure à l'ordre du jour et qu'il laisse sa marque non seulement sur la vie individuelle, mais sur la vie collective. Le Père Wesselingh soutint avec force que la meilleure pénitence consistait à reconnaître ses torts et à les réparer auprès de la personne qu'on avait blessée. Quant à l'ascèse, les trois Hollandais estiment qu'elle n'est pas réservée à l'usage de cloîtres et qu'elle ne signifie pas échapper aux réalités terrestres. Elle offre au contraire à tous la possibilité de se préparer aux tâches exigeantes qui les attendent dans le monde.

Dans un magazine américain

Le récit publié l'année dernière par la *Tribune de Caux* sur les événements qui ont amené la fin des combats à Oran en 1962 a inspiré le magazine religieux américain *Guideposts*, dont les deux millions d'abonnés ont pu lire en novembre une interview du commandant Clémentin.



◀ Vue aérienne du barrage Manic 2 : un paysage caractéristique du Québec d'aujourd'hui.

Instantanés québécois

Les vastes plaines de la campagne québécoise, les forêts qui se dressent comme autant de barrières et le fleuve Saint-Laurent dont par temps de brouillard on ne voit pas l'autre rive, font rêver. Il n'y a pas si longtemps que les premiers colons débarqués de l'Europe affrontaient les rigueurs de l'hiver canadien sans d'autres ressources que leur courage, leur foi et leur énergie.

Aujourd'hui la « Belle Province » offre un visage amène. Le modernisme et la taille des universités, du port de Montréal, des autoroutes et des édifices publics frappent le visiteur. Quant à l'équipement ménager des familles même modestes, il ferait rougir d'envie plus d'une maîtresse de maison européenne.

C'est d'ailleurs à cet état de prospérité générale que de nombreux observateurs attribuent en partie le raz-de-marée libéral aux récentes élections législatives québécoises. A l'incertitude des promesses du Parti québécois (P.Q.), qui prône l'indépendance, les électeurs ont préféré la douceur du statu quo. Le Parti libéral d'option fédéraliste se trouve désormais placé devant une lourde tâche : gouverner avec 102 des 110 sièges de l'Assemblée nationale sans céder aux tentations d'un pouvoir quasi absolu

tandis que le P.Q. qui avec 30 % des suffrages exprimés n'a obtenu que six sièges, se demande comment jouer démocratiquement le rôle d'une opposition valable. Les syndicats ont d'ailleurs annoncé au lendemain des élections leur intention d'assurer une forte « opposition extra-parlementaire ».

Au cours des quinze dernières années, le Québec a fait un bond en avant dans les domaines économique et social. Ce que l'on appelle ici « la révolution tranquille des années 60 » a brisé l'hégémonie d'une Eglise catholique omni-présente et d'un pouvoir politique ultra-conservateur.

Sur le plan national, l'arrivée au pouvoir du premier ministre Trudeau — né à Montréal de père français et de mère anglaise — a donné un poids nouveau à la « Belle Province » ... et à la langue française quoi qu'en disent certains. A Ottawa, les séances du Parlement canadien se déroulent dans les deux langues sous la présidence d'un « speaker » aussi disert dans l'une que dans l'autre. J'ai entendu M. McDonald, le ministre de l'énergie, répondre dans un français rugueux, mais d'autant plus méritoire, à l'intervention d'un député québécois. Nombreux sont les fonctionnaires fédéraux qui, la quarantaine largement dépassée, doivent se lancer à la conquête de notre langue.

A Montréal même, un jeune industriel m'assurait que depuis dix ans l'atmosphère s'était considérablement modifiée dans les milieux d'affaires de la métropole internationale, le français ayant conquis ses lettres de noblesse.

On cherche des « poteaux »

Pourquoi donc cette continuelle poussée du P.Q. ? L'attitude de tranquille supériorité adoptée par trop d'anglophones n'arrange certes pas les choses. Beaucoup d'entre eux vivent en vase clos, sans contact avec le reste de la population. « Ils ignorent jusqu'au nom de nos meilleurs chanteurs », s'indignait une Québécoise.

Le P.Q. fournit aussi des raisons de croire et d'espérer à un peuple qui autrefois les trouvait ailleurs. Car la « révolution tranquille des années 60 » semble avoir creusé un vide dans beaucoup de cœurs et d'esprits.

« Notre système de valeurs a été « débattu ». Nous n'avons plus de « poteau » auquel nous raccrocher » me disait dans son savoureux langage un jeune directeur de lycée. C'est sans doute pour cela que le Réarmement moral rencontre ici un tel écho. Quarante Québécois participent aux rencontres de Caux cet été. De retour au pays, ils agissent, chacun à sa manière.

Plusieurs d'entre eux habitent Trois-Rivières, un centre de l'industrie du papier à mi-chemin entre Montréal et Québec. Sous la conduite de François Lessard, un jeune théologien catholique, j'ai visité les luxueux bâtiments de l'université. Mon guide travaillait aux côtés de l'aumônier au sein de la Pastorale. Ce mouvement d'action chrétienne organise des colloques, des messes, du service social et les étudiants recourent facilement à ses services. Car l'Eglise, même si l'on n'y adhère plus soi-même, fait encore partie de la vie communautaire. « C'est pour offrir aux étudiants un défi autre que celui d'une révolution violente que j'ai décidé après mon séjour à Caux de poursuivre ce travail, me raconte François Lessard. Bien que le salaire soit insuffisant pour faire vivre ma famille. Je veux faire connaître aux jeunes la possibilité d'être plus efficaces en écoutant Dieu. Plusieurs étudiants ont décidé de pratiquer cette écoute régulièrement, leur vie et leur vision

des choses ont été totalement transformées. Les rapports avec mes collègues ont également évolué. Nous avons l'habitude d'esquiver les problèmes qui surgissaient. Maintenant nous les abordons franchement. » Denise, sa femme, enseigne dans une école maternelle. Elle est convaincue que l'enfant, même très jeune, peut apprendre à dépendre d'une autorité intérieure. Chaque matin, elle fait avec eux une minute de silence. D'autres enseignants de Trois-Rivières, à l'école secondaire et à l'université, travaillent dans le même esprit. Leurs efforts ne laissent ni les autorités locales, ni l'Eglise indifférentes.

En mangeant la tourtière

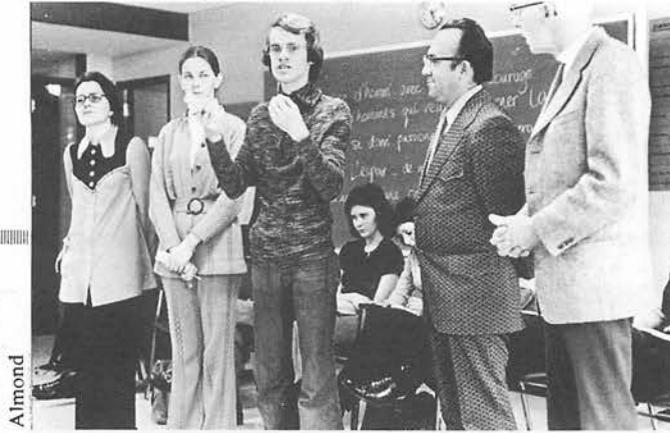
A Alma, petite ville industrielle située au nord de la province, la famille Duchesne reçoit ses visiteurs — attendus ou non — avec la proverbiale générosité du pays. Six de leurs dix enfants vivent encore avec eux. Comme j'arrive avec plusieurs autres compagnons de voyage, ils organisent aussitôt deux services de table successifs et la traditionnelle « tourtière »¹ nous est généreusement distribuée.

Puis nous nous asseyons devant la télévision, toujours allumée, pour « placoter »². Les amis, les enfants déjà mariés et leurs conjoints, ne tardent pas à se joindre à nous. Le soir venu, nous sommes répartis pour la nuit chez des amis, ouvriers et artisans d'Alma, dont les familles, non moins nombreuses, nous accueillent à bras ouverts.

Fernand Duchesne, un ouvrier d'Alcan, une des plus grandes usines d'aluminium du monde, a passé l'été à Caux avec sa femme tandis que les aînés de leurs enfants gardaient les cadets. « Ce voyage m'a donné confiance », affirme Fernand Duchesne.

« Quand nous discutons d'un problème dans une réunion publique, je puis aujourd'hui parler des gens d'Irlande, de France et de Suisse que j'ai rencontrés et qui ont trouvé une solution à leurs difficultés. On m'écoute. » A Alma tout le monde connaît les nouvelles convictions des Duchesne : du directeur d'usine à la ménagère du coin, en passant par le prêtre et le syndicaliste.

Dans leurs journaux, les Québécois, si accueillants pour l'étranger, réservent bien peu de place aux événements internationaux. Désireux d'affirmer une identité culturelle



A la rencontre de Cap-Rouge : des enseignants de Trois-Rivières.

longtemps déniée, en oublieraient-ils le reste du monde ?

Ils écoutent avec bonne grâce les réflexions du visiteur. A une récente rencontre du Réarmement moral, une jeune femme priait le Dr Morf, un psychiatre suisse qui s'est occupé des militants du Front de Libération Québécois emprisonnés après l'assassinat du ministre Laporte, de livrer ses conclusions. « Nous avons besoin de l'aide d'observateurs objectifs et amicaux, expliquait-elle, pour voir notre pays tel qu'il est. Nous sommes nous-mêmes trop engagés passionnellement. » « N'avez-vous pas été déçue, lui répondait le Dr Morf, de voir que lors des dernières élections la question de l'indépendance s'est jouée sur un budget ?³ On n'a pas parlé de grandes idées généreuses, mais de ce qui rapporterait davantage du fédéralisme ou de l'indépendance. Si les Québécois se basent sur une philosophie purement matérialiste pour résoudre leurs problèmes, ils resteront d'éternels perdants, car ils ne sont sans doute pas destinés à devenir le peuple le plus fortuné de la planète. Un changement politique, s'il est recherché uniquement par intérêt, ne pourra produire que des résultats décevants, l'histoire l'a abondamment prouvé. »

Le Dr Morf rejoignait là l'inspiration des organisateurs de la rencontre, de jeunes enseignants de Trois-Rivières. Ces derniers sont convaincus que le « Québec se trouve aujourd'hui confronté avec sa mission historique : frayer pour un monde désemparé un chemin plus révolutionnaire que la violence. » C'est pourquoi ils avaient invité dans un pavillon du Campus universitaire de Cap-Rouge, près de Québec, quelque quatre-vingt personnes. Parmi elles, des Québécois, mais aussi des Canadiens anglophones venus de l'Ontario et des lointaines provinces occidentales de l'Alberta et de la Saskatchewan, des Haïtiens, plusieurs Européens et Américains. Un réalisateur de télévision d'Edmonton (Alberta), évoquant les tendances isolationnistes de sa province — grosse productrice de pétrole à l'opposé du Québec qui en importe — réclama l'aide des Québécois « pour forger l'unité et la solidarité du pays ». « Une force de Cana-

diens français et anglais bien soudée ne pourrait-elle pas inspirer d'autres peuples divisés ? » demandait-il.

Tandis qu'un étudiant des Trois-Rivières soulignait la responsabilité des Québécois vis-à-vis des étudiants africains, vietnamiens et antillais établis chez eux : « Notre devoir est de vivre de telle sorte qu'ils sachent que notre souci, ce n'est pas le développement d'un petit bout de pays, mais du monde entier », concluait-il.

Echange d'informations, d'expériences concrètes, la rencontre prouva aussi que des gestes très simples peuvent suffire à détendre une situation difficile. Ainsi, une Québécoise remerciait les « Anglais » d'avoir fait autant d'efforts pour parler le français. « Cela m'a beaucoup surpris, ajoutait-elle. Vous ne pouvez pas savoir à quel point votre attitude peut faire fondre l'agressivité que nous ressentons à votre égard. »

Au cours des années qui viennent, les Québécois devront relever plus d'un défi. Sauront-ils donner aux Indiens de la province la place que ceux-ci réclament de plus en plus vivement ? Préserver leur intégrité face aux Etats-Unis et à l'intervention d'un pouvoir fédéral toujours plus centralisateur ? Et surtout garder leur charme et leur bonne humeur dans une civilisation hautement technocratique ? L'avenir seul le dira.

Mais les Québécois comme ceux que j'ai rencontrés — qui cessent de ne penser qu'à la défense de leurs droits pour songer à faire profiter un monde en crise de leurs trésors de foi et de cœur — ont trouvé peut-être le plus sûr moyen de redonner à leur province confiance en elle et raison d'être.

Catherine Guisan

¹ Tourtière : croustade à la viande, un des mets typiquement québécois.

² Placoter : bavarder en québécois.

³ Le P.Q., quelques semaines avant les élections, avait publié un « Budget de l'An 1 » visant à prouver qu'un Québec indépendant serait parfaitement viable du point de vue économique. Ce budget, qui fut soumis aux plus rudes attaques du parti libéral, n'a apparemment pas convaincu la majorité de l'électorat.

BOÎTE À LETTRES

Merci d'avoir pensé à nous ; le journal est vraiment très intéressant ; nous l'avons lu avec grande attention et je vais le passer à d'autres personnes ici et dans d'autres pays. Il semble que Caux soit devenu une île de l'unité spirituelle dans le désarroi de notre monde.

(de Washington)

La *Tribune de Caux* figure parmi les périodiques dans ma salle d'attente, et je suis loin de m'en désintéresser !

M. J., médecin, Lausanne

C'est avec grand intérêt que nous avons pris connaissance de l'article sur la « Papouasie Nouvelle-Guinée, le plus jeune pays du monde ».

L. C., ambassade d'Australie, Berne

Notre direction a lu avec un très grand intérêt les événements riches en enseignements relatés par M. L. Girardot, ancien cadre de la SNCF, et vous remercie vivement d'avoir pensé à nous l'adresser.

Chemins de fer fédéraux suisses
section du personnel

La *Tribune de Caux* est pour moi un lien très précieux ; c'est une aide pour voir à leur vraie place, plus juste, les problèmes de chaque jour.

- Comment être en contact avec les enfants ?
- Comment les faire profiter des expériences acquises ?
- Comment faire la distinction entre ce qui est nécessaire et ce qui est seulement une tentation ?
- Dans l'entreprise, comment répondre à la paresse de certains : « Dans l'équipe d'à côté il y en a qui en font moins que nous ! »

R. S., Montélimar

Plusieurs lecteurs nous signalent qu'ils passent régulièrement autour d'eux les numéros de la « *Tribune de Caux* », à tel point que l'un d'eux se trouvait dans l'incapacité de retrouver l'adresse et le prix d'abonnement mensuel !



Points forts

Voici trois extraits du *Combat de Peter Howard*, ouvrage qui vient de sortir de presse aux Editions de Caux.

L'envoyé du *New York Times* est arrivé hier à l'aube et Buchman a su le prendre à merveille. Il nous a tout de suite annoncé qu'il était payé pour être cynique. En foi de quoi Buchman n'a pas manqué de le présenter ainsi à chacun : « Surtout ne lui dites rien de positif. Seulement du négatif, c'est ce qu'il veut. » Le type était sous le charme.

* * *

Sans fioritures et sans lyrisme, je vous dirai que je commence chaque journée en écoutant Dieu et que c'est un moment exhaltant et captivant que je ne voudrais manquer pour rien au monde. Comme si une multitude de poissons argentés vous traversait le cœur et l'esprit : des idées nouvelles pour les autres, une façon originale d'aborder un problème, une illumination sur les ressorts de l'actualité, des décisions personnelles coûteuses à prendre quotidiennement, car à ce prix seulement nous ferons avancer nos propres rangs et notre pays. Je ne suis pas un pêcheur bien expert, mais j'essaie d'attraper au passage un ou deux de ces poissons d'argent qui viennent de l'esprit de Dieu aux hommes, aux femmes, aux enfants que nous sommes.

* * *

Buchman nous a dit hier : « L'unité se développe là où les hommes ont un objectif commun qui a plus de valeur à leurs yeux que leurs plans et leurs buts égoïstes. Washington fourmille de passe-droits pour cas spéciaux. C'est l'explication de l'atmosphère de corruption qui y règne. A l'origine, il y a peut-être de l'ambition, mais cela aboutit à l'exploitation. Le salaire du péché, c'est la mort des autres, contrairement à la liberté de la Croix qui est mort à soi-même. Les hommes qui ont le plus gravement fourvoyé leurs pays sont aussi les plus convaincus que les dits pays ont bien de la chance de les avoir ! Il nous faut une nouvelle conception de ce qu'est un chef.

La ligne pure de cette montre lui donne une élégance sobre, libérée de la mode. Choisie par le Museum of Modern Art de New York, c'est à votre bras qu'elle prendra tout son éclat.

Sa précision. Elle fonctionne avec la régularité qui, de tout temps, fut l'apanage des montres Zenith. (Cette précision nous a valu plus d'un millier de prix à l'Observatoire de Neuchâtel.)

Mais, même pour nous, professionnels chevronnés, cette pièce de choix représente un incontestable sommet de la technique horlogère. Par sa construction, le boîtier constitue un véritable chef-d'œuvre de micromécanique : haut de 3,50 millimètres seulement, rigoureusement étanche, il nous a permis de réaliser

la montre-bracelet la plus plate du monde.

Nous l'avons rendue étanche afin de la protéger contre les atteintes de l'eau et de la poussière. Usez-en à votre guise : elle résistera aussi bien aux mille vicissitudes de la vie quotidienne qu'aux écarts de température et aux différences d'altitude extrêmes.

Zenith pense en effet que, si vous formulez de hautes exigences en matière d'esthétique, vous avez le droit de vous montrer tout aussi difficile sur le chapitre de

la précision.

Sa beauté. Vierge de tout ornement, la ligne superbement pure de cette montre lui donne une élégance simple, souveraine, indépendante de la mode. Par son classicisme même, elle restera toujours à l'avant-garde de l'art horloger.

Tant de beauté fascine. Aussi le «Museum of Modern Art» de New York a-t-il donné à cette montre Movado-Zenith une place d'honneur dans ses vitrines.

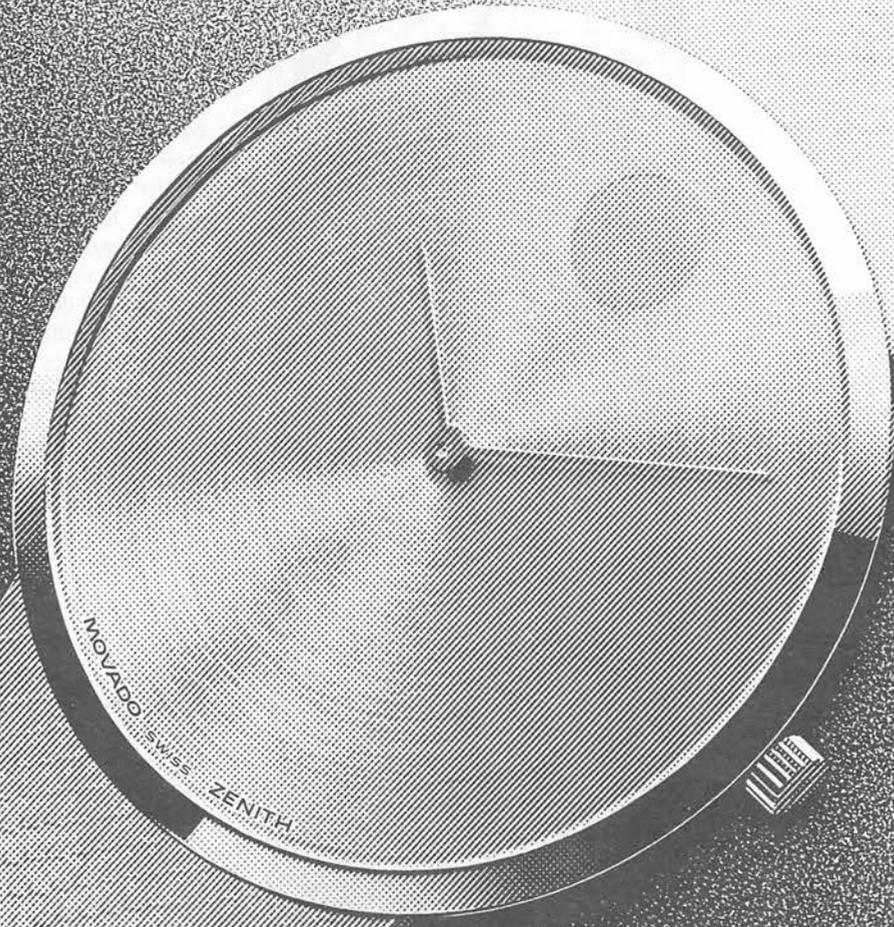
Mais, mieux que dans un musée, c'est à votre poignet que

ce garde-temps devrait étinceler de son or blanc travaillé de façon exemplaire.

Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.

Modèle reproduit réf. 61 0270 535. 18 carats. Or blanc. Ultraplat. Etanche. Verre saphir inrayable, Fr. 6300.—. Même modèle en or jaune 18 carats, Fr. 6100.—.


ZENITH



**Zenith. Nous donnons l'heure
et signons sa beauté.**